

Christopher Lasch

L'homme révolté contre la marchandise

Dix-huit ans après sa mort, Christopher Lasch (1932-1994) reste injustement méconnu en France. La publication d'un essai inédit en français, *Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille assiégée* (Bourin, 2012), et de ses dialogues avec Cornelius Castoriadis, *La culture de l'égoïsme* (Climats, 2012), nous offre l'occasion de revenir sur la pensée complexe de cet éternel dissident réfractaire à toutes les illusions du progrès.

Jean de Lavaur

Inclassable, Lasch? Successivement compagnon de route de la *New Left* puis marxiste héritier de l'École de Francfort, il s'est peu à peu émancipé des catégories politiques établies pour radicaliser sa mise en accusation de la société marchande. La pensée du dernier Lasch se déploie autour de la critique radicale du « développement d'un marché de masse qui détruit l'intimité, décourage l'esprit critique et rend les individus dépendants de la consommation, qui est supposée satisfaire leurs besoins »¹. En auscultant les pathologies psychiques de l'individu embourbé dans la consommation de masse, nous comprendrons comment ce système produit des êtres humains incapables de faire société comme d'exister par eux-mêmes.

Aux sources de l'aliénation

Dès les premiers temps de l'âge industriel, l'organisation scientifique du travail a réparti les rôles au sein de la chaîne de production : aux *ingénieurs-concepteurs* la planification des tâches, aux ouvriers leur exécution irréfléchie. À l'instar de la manufacture d'épingles théorisée par Adam Smith, le processus moderne de production s'appuie sur la division entre décideurs et exécutants. Depuis le début du XX^e siècle, la combinaison entre le travail à la chaîne, la production en série et la consommation de masse caractérise l'appareil organisationnel mis au point par Henry Ford dans ses usines. Mieux payé, l'ouvrier ne subit pas moins l'appropriation de sa force de travail par l'ordre impersonnel des machines. Cette mise à l'écart de l'organisation de la production fait du travailleur un simple maillon de la chaîne productive, privé d'autonomie



« Le ludique de la consommation s'est substitué au tragique de l'identité », constate Jean Baudrillard (*La société de consommation*, Denoël, 1970).

par les contremaîtres et autres supérieurs hiérarchiques qui supervisent son ouvrage. La violence symbolique de cette dépossession ne va pas sans mécontentement. Afin de pallier le désordre social ainsi engendré, l'industrie propose un dérivatif aux masses d'*ouvriers-automates* déshumanisés et démotivés : la déesse Consommation. La « promotion de la consommation en mode de vie en vint à être perçue comme un moyen d'apaiser le malaise industriel », nous explique Lasch². Le magnat de l'industrie automobile Alfred Sloan (1875-1966), longtemps à la tête de General Motors, perfectionna les rouages de la consommation de masse en posant les bases du marketing. Sloan mit au point l'obsolescence programmée qui révolutionna la production en série de Ford, forcé de se lancer dans la course aux nouveaux modèles. Qu'il tombe en panne ou en désuétude, le produit ne doit plus dépasser la durée de vie prévue par ses ingénieurs

« marketers ». Par le jeu des effets de mode, le sloanisme vise à mettre sur le marché différentes versions de la même marchandise, revêtue des oripeaux de la nouveauté. À travers l'invention du « *styling* » (Carla Benedetti), que l'on peut définir comme la « nécessité de conférer aux objets une ligne, de la couleur et de la beauté »³, Sloan fit de la fausse différence la clé de l'extension de sa clientèle, le marketing offrant l'opportunité de cibler différentes catégories de population en multipliant les produits cibles (enfants, femmes, minorités sexuelles, etc.).

Le marché de la culture

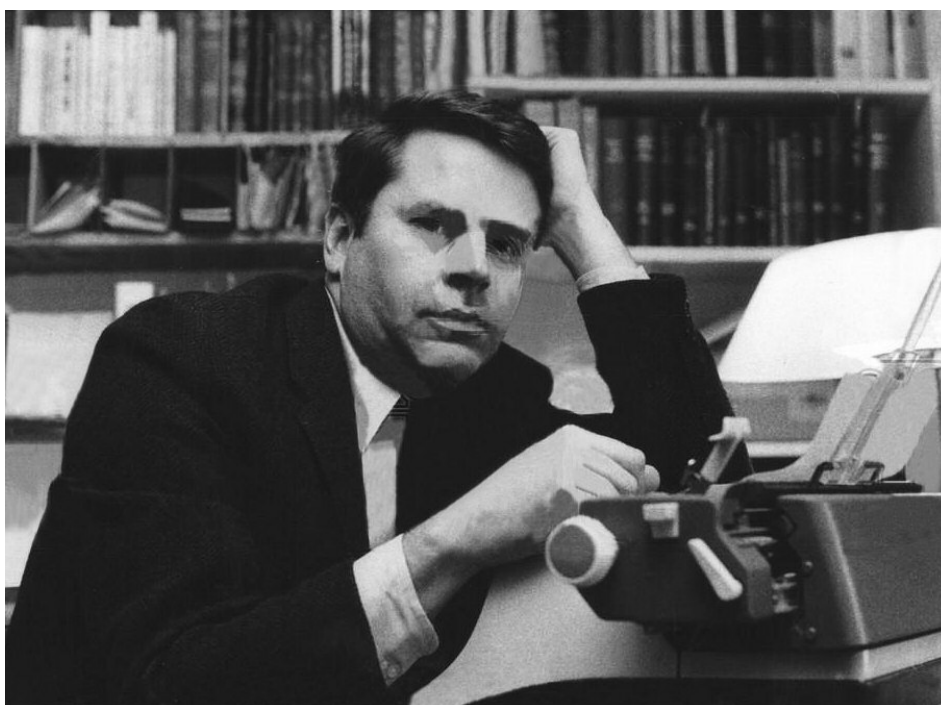
La culture du marché promue par le marketing engendre un marché de la culture que la littérature progressiste peine à appréhender. Sous l'influence du mythe de l'abondance et de la croissance perpétuelle, certaines consciences éprises de progrès identifient la diversification de l'offre commerciale à l'émancipation individuelle. L'amalgame est particulièrement courant dans le domaine de l'accès à la culture, dont on célèbre naïvement la démocratisation là où le socialiste Lasch regrette son « assimilation totale aux exigences du marché ».

Grande figure de la sociologie marxiste, Pierre Bourdieu subdivise ainsi le champ culturel entre logique indépendante et logique matérialiste aux frontières étanches. L'auteur des *Règles de l'art* (1992) confine la domination économique à l'académisme bourgeois. Sa grille conceptuelle préserve l'autonomie des avant-gardes artistiques, dont le « pouvoir symbolique » s'accroîtrait au même rythme que leur indépendance à l'égard des dominants économiques et po-

L'industrie publicitaire ébrèche les médiations institutionnelles placées sur la route de la marchandise, particulièrement la famille fondée sur l'autorité du Père symbolique. Il faut tuer le Père.

litiques, faisant du succès commercial un signe de compromission. À rebours de cette *summa divisio* sommaire, Lasch réunit les deux pôles du champ de l'industrie culturelle en démontrant la porosité croissante entre art et marketing, haute culture et consommation de masse. Comme l'observe Carla Benedetti, depuis l'invention du *sloanisme*, « ce sont les mécanismes de valorisation caractéristiques de l'art moderne qui investissent les objets d'usage courant » et reprennent les codes de l'avant-garde en les retraduisant dans le langage commercial.

L'engouement actuel pour les séries télévisées ou les *blockbusters* américains n'épargne pas les médias d'ordinaire acquis au cinéma d'auteur. En confiant la réalisation de *Batman* à Christopher Nolan, l'industrie cinématographique américaine a misé sur le brouillage des codes entre films d'auteur et films à grand spectacle. À en juger par l'accueil critique réservé au dernier épisode de la saga, *The Dark Knight rises*, ce pont entre deux champs bourdieusiens supposés hermétiques a fonctionné à plein. Comme le résume l'écrivain Jean-Louis Coste, alors que « ce que reprochait systématiquement la critique traditionnelle (aux films de superhéros), c'est bien la dimension commerciale [...] toutes les réserves traditionnelles à l'encontre de la dimension commerciale ont été évacuées, et même renversées : *Le Monde* semble admettre désormais le précepte global qu'un succès commercial serait le signe d'une qualité artistique »⁴. Qu'un grand quotidien de référence soit devenu le spectateur béat de la *mass culture* mondialisée confirme la victoire complète du « capitalisme de la séduction » (Michel Clouscard). Désormais, la hiérarchie culturelle n'a plus cours, tout un chacun se faisant prescripteur de tendances et de modes selon le principe du nivellement perpétuel autour des standards les plus aisément absorbés et régurgités par le public. En complément du septième art, la télévision, *mass media* prodigue en publicité, s'offre également aux désirs inassouvis du (télé)spectateur sensible aux fantasmes de toute-puissance que propage l'industrie cinématographique. Comme le concède Vincent Colonna, auteur de *L'art des séries télé*, « l'une des vertus (sic) de la fiction télé, c'est de donner l'illusion que le dedans et le dehors d'une personne humaine se confondent,



que son intériorité est offerte devant nous et qu'enfin nous allons comprendre les ressorts cachés de son comportement »⁵. D'où la somme d'efforts déployés par les chaînes de télévision et les sociétés de production pour créer des personnages de fiction à fort potentiel identificateur, dont la subversion revendiquée rend la part belle aux fausses valeurs du marketing (culte de la performance, éloge hygiéniste de la sécurité, *happy end* obligatoire, etc.).

Du narcissisme à grande échelle

La principale « vertu » prêtée aux œuvres culturelles à succès est de brouiller les repères du moi. Ici prend pied le narcissisme moderne qui, selon Lasch, ne

Socialiste atypique, plume lucide et caustique, le sociologue américain Christopher Lasch (1932-1994) dénonce dès la fin des années 1970 la mise en place d'un « Etat thérapeutique », la soumission de la société à des valeurs exclusivement marchandes et l'installation au pouvoir d'une « Nouvelle Classe » à la fois acquise à l'hédonisme permissif et aux principes de la société de marché.

saurait se confondre avec le culte égotiste du moi. Au contraire, le syndrome narcissique « signifie la perte d'individualité, et non l'affirmation de soi » (*Le moi assiégé*). Il procède de l'incapacité du moi à définir ses contours : d'après Lasch, Narcisse n'est pas un personnage mythologique amoureux de son reflet, mais plutôt un être désespéré par son inaptitude à discerner clairement son image de son environnement. Incapables de distinguer leur intériorité des objets obsolescents qui les entourent, les Narcisse modernes projettent leurs désirs et leurs frustrations tandis que leur psyché subit de

1. *Culture de masse ou culture populaire*, traduit par F. Joly, Climats, Paris 2011.

2. Ibid.

3. Carla Benedetti, « La foire aux styles : art et culture de masse », in *L'autre côté* n°2, juin 2011.

4. Jean-Louis Coste, « Derrière l'histoire de Batman, celle des critiques du Monde », <<http://jlcoste.blogspot.fr/2012/07/derriere-lhistoire-de-batman-celle-des.html>>

5. Cité par Séverine Denieul, « Les séries télévisées : du mépris au plébiscite », in *L'autre côté* n°2, juin 2011.

Société



« **La libération** de la ménagère par rapport aux attitudes "traditionnelles" repose presque exclusivement dans l'exercice de ses choix de consommation. La ménagère ne se libère de la tradition que pour se plier à la tyrannie de la mode. (...) Le mieux qu'une ménagère puisse faire n'est pas de construire une vie, mais un "style de vie" ... » (Christopher Lasch, in *Nouvelle Ecole* n° 39, automne 1982).

plein fouet les ingérences de la société de consommation. Faut de permanence dans les objets qui composent leur environnement, les sujets attribuent un sens mouvant à leur ego, « parce qu'ils ne vivent plus dans un monde qui existe indépendamment d'eux ». Dans le domaine de la décoration, le mobilier standardisé du siècle écoulé a brutalement rompu avec les ouvrages d'artisan dont la durée de vie correspondait à la temporalité d'une existence humaine, voire davantage. Exemples à l'appui, Lasch dépeint la dualité de notre monde consumériste, que le marketing et la publicité ballotent entre des marchandises palpables et les fantasmes auxquelles elles renvoient. Ce monde d'objets fluctuants rend la réalité d'autant plus illusoire et fantasmagique que *l'homo consumans* (Charles Champetier) « vit dans un monde dépourvu d'existence objective ou indépendante, ayant pour seule raison d'être la satisfaction ou la frustration de ses désirs » et « façonne (son) moi comme une simple marchandise offerte à la consommation sur le marché libre »⁶.

Consciemment ou non, il éprouve un désir régressif de fusion avec la mère, souhaitant retrouver l'omnipotence et l'isolement autarcique du petit enfant. Le narcissique stagne à un stade inachevé de la perception de lui-même et des objets qui l'entourent. Il ne peut accomplir son Œdipe, passage obligé de l'entrée dans le monde adulte par la prise de conscience de

l'interdit de l'inceste. Dans ces conditions, le sujet n'accède pas aux distinctions sexuelles (homme/femme) et générationnelles (parents/enfants), ainsi qu'à toutes les autres formes de hiérarchie et de séparation. C'est là l'un des principaux effets incapacitants du narcissisme moderne, qui converge avec la dynamique de production capitaliste.

Tout devient marchandise...

Dans ses *Écrits de 1844*, le jeune Marx décrit en effet la force subversive du capitalisme comme un mouvement en perpétuelle accélération dont la « tâche » est d'accomplir son cycle complet avant de s'autodétruire. Avant cette fin programmée, la marchandise aura dissous tous les liens sociaux et solidarités traditionnelles. Au cœur de ce processus, le syndrome narcissique instaure un nouveau rapport au travail. Dans les sociétés précapitalistes, l'homme se séparait de la nature en prenant conscience du travail qu'il accomplissait sur son environnement. Dans le monde capitaliste moderne, la transformation systématique des produits du travail en marchandises résume les relations humaines à leur valeur d'échange, de telle sorte que « le rapport social entre les producteurs et le "travailleur général" apparaît comme un rapport entre des choses et un rapport extérieur aux individus » (Spurk)⁷. Tout devient marchandise.

Qui plus est, l'acceptation passive du mode de production entrave la capacité du travailleur à choisir un mode de vie différencié et un enracinement durable. À mesure que les hommes se laissent dominer par une marchandise anthropomorphe, la logique marchande grignote des pans entiers de la vie sociale, touchant des disciplines et institutions autrefois préservées de son emprise, telles l'art, la culture, l'écologie ou la famille. Au fil de la « soumission réelle de la force de travail au capital » (Marx), l'individu s'insère dans une société qui le désubjectivise peu à peu. Avec la déréliction d'un certain nombre de structures naguère jugées inébranlables (famille, primauté de la politique sur l'économique, pouvoir des États, etc.), le statut de sujet devient hors de portée. L'étymologie latine du mot (*subjectus*) souligne opportunément la nécessité d'assujettissement à un tiers avant de prétendre exister par soi-même. Chez Lacan, cet appui sur l'Autre constitue la voie obligatoire vers l'entrée dans le langage et la culture. Seul le « Nom-du-Père » nous extirpe du face à face avec nous-même en instituant une figure tierce de la parole et de l'autorité incarnant la Loi. Il va de soi qu'un tel intermédiaire fait écran entre la société marchande et l'individu, oppose une barrière à la pénétration de la première dans le corps et l'esprit du second, ce qui lui vaut les foudres des professionnels du marketing.

... et dissout l'institution familiale

Afin de gagner en efficacité, l'industrie publicitaire ébrèche les médiations institutionnelles placées sur la route de la marchandise, particulièrement la famille fondée sur l'autorité du Père symbolique. Tuer le Père: tel est justement le programme des féministes des années 1950 et de tous les « experts » de l'encadrement thérapeutique, qui entendent soustraire l'éducation de l'enfant à l'emprise familiale. La collusion objective entre ces experts progressistes autoproclamés – auquel l'État fait la part belle – et les intérêts de la société capitaliste inspire la thèse centrale d'*Un refuge dans ce monde impitoyable*. Ayant comme sous-titre *La famille assiégée*, cet essai propose une véritable sociologie historique de la famille américaine, dont les cadres normatifs se sont étendus à l'ensemble du monde occidental. Lasch y décrypte l'appro-

« **La famille moderne** est le produit de l'idéologie égalitaire, du capitalisme de consommation et de l'intervention thérapeutique » (Christopher Lasch, *Le moi assiégé*).

priation de l'amour romantique par la bourgeoisie du XIX^e siècle, à l'origine d'un certain équilibre dans le rapport familial entre amour et autorité. Cette harmonie certes instable ne survit pas à la mutation du mariage survenue au siècle suivant, lorsque celui-ci devint un engagement contractuel dicté par des considérations bassement pragmatiques. Du choix de l'époux à la « gestion » de sa progéniture, l'axiomatique de l'intérêt s'impose désormais aux futurs parents, dont le domaine réservé se voit rogné par la généralisation de l'accompagnement compassionnel.

Si la famille nucléaire est « assiégée », c'est qu'elle subit les assauts répétés des procédures d'assistantat élaborées par des ingénieurs sociaux, lesquels relaient le contrôle de l'Etat sur ses citoyens de la même manière que les concepteurs impriment l'organisation scientifique de la production sur les corps et les consciences des ouvriers. D'ailleurs, à l'instar du « toyotisme » en entreprise, les nouvelles formes de contrôle nous enjoignent de développer nos aptitudes personnelles, notre créativité et notre capacité d'innovation afin d'améliorer nos rendements individuels. Complémentaire de la « socialisation de la production », la « socialisation de la reproduction » assure une forme sociétale de contrôle sur la famille, dont les formes traditionnelles sont ravalées au rang d'archaïsmes nuisibles à l'épanouissement des enfants. La boucle du contrôle total est ainsi bouclée.

Aux yeux de Lasch, l'une des théories annonciatrices de la « médicalisation de la société » a été formulée par G. B. Chisolm au cours de ses conférences de 1946. Dans sa volonté émancipatrice, Chisolm prônait le « remplacement, par l'autorité médicale et psychiatrique, des parents, des prêtres, et des législateurs, désormais condamnés comme les représentants de méthodes disciplinaires autoritaires discréditées ». Les clercs de l'éducation partagée recommandent de soustraire l'enfant à la famille et de confier la transmission des valeurs aux institutions concurrentes du Père (groupe d'amis, services sociaux), les parents devant se cantonner à une stricte fonction affective et économique privée de toute initiation à la morale. Non contente de mettre le foyer sous tutelle, la gestion thérapeutique de la famille découple le centre de l'affection du lieu d'apprentissage de la discipline, insinuant que « les parents représentent le passé inutile ». Faute de Père à affronter,



Automne 1982 : dans son numéro consacré à la culture de masse, la revue *Nouvelle Ecole* (n° 39) publie l'un des premiers textes de Christopher Lasch en France, « La culture de masse en question ».

l'enfant projette ses pulsions (le « ça ») sur une image fantasmagorique de l'autorité. Artificiellement autofondé, le sujet diabolise une Loi qu'il n'a jamais dû affronter et envisage toute contrainte en termes de purs rapports de force et de commandement. Comme les spécialistes du couple, les enfants du XXI^e siècle conçoivent la famille comme un simple dispensaire de biens et de services encadré par l'Etat. Par la multiplication des divorces et la prolifération des familles monoparentales ou recomposées, le principe de concurrence en vient à régir des relations affectives parallèles et inclusives pensées sous l'angle du principe de plaisir, autre dogme indéracinable de la culture hégémonique de marché.

L'insurrection anthropologique qui vient

Au terme de sa généalogie de la famille, Christopher Lasch nous met en garde contre les lourdes implications politiques du mode de contrôle thérapeutique. De plus en plus, l'éclatement de l'autorité parentale réduit le gouvernement des hommes à la gestion de l'« auto-reproduction illimitée des choses » (Baudrillard)⁶. Ce mode de *gouvernance* se retrouve aussi bien dans la politique que dans la gestion des relations sociales au sein du monde du travail. Dès les années 1950, le groupe *Socialisme ou Barba-*

rie notait que les expériences américaines d'ateliers de langage en entreprise encourageant les employés à exposer leurs griefs déracinaient les revendications syndicales de leur ressort collectif. Par la prise en charge individualisée et thérapeutique des maux du travailleur, opportunément converti en *patient*, la psycho-sociologie industrielle fait mine d'apaiser les rapports de classe, alors qu'elle se contente de les étouffer.

Au cours de la « décennie du moi » que furent les années 1970, l'écheveau des relations sociales s'enrichit par ailleurs d'une opposition factice qui continue à structurer les grands débats sociétaux. Depuis plus de quarante ans, le « parti du surmoi » conservateur se trouve aux prises avec les thuriféraires progressistes du moi débridé. Aux coryphées du progrès et des intérêts bien compris de l'*homo oeconomicus*, les (néo)conservateurs n'opposent que la vaine nostalgie bourgeoise d'autorités institutionnelles démonétisées. Voués à la condamnation du culte du bonheur individuel, les tenants du conservatisme social surestiment les capacités du surmoi. Arc-boutés sur leurs positions morales, ils refusent d'admettre que la restauration des anciennes formes de l'autorité est vaine, sinon par leur simulacre punitif. En l'absence de confiance et d'adhésion des sujets, l'« obéissance superficielle par peur du châtiement » charge le *surmoi* de vertus rassurantes dont il est dépourvu. Puisque tout consensus moral est impossible, il incombe à l'État d'incarner « la seule alternative au surmoi » en édictant ses commandements arbitraires aux citoyens du Léviathan managérial.

Comme Tocqueville l'avait pressenti, la société moderne produit un *individu autoré-sorbant*, dont la célébration unanime occulte l'effacement de la singularité, condition même de sa vie collective. Au terme de son minutieux travail de sappe, la société de marché aura éliminé toute possibilité de vie humainement tenable. Contre ce sinistre spectre, (re)lisons Lasch pour préparer l'insurrection anthropologique qui vient. ▀

6. *Le moi assiégé*, op. cit.

7. « Le noyau dur de la théorie sociale de Marx : du fétichisme et de ses conséquences », in *Revue du MAUSS*, 2009.

8. Jean Baudrillard, *La transparence du mal*, Galilée, Paris 1990.